

LUC ARKANSAS

LES TROIS FILS

N02

NOUVELLE

Il eut, en tout premiers clients, les victimes du voisinage qui ne savaient où trouver un vitrier en l'occurrence. Cela l'occupa innocemment durant des mois. N'ayant point abandonné le domicile familial, il déposait la moitié de ses revenus dans la caisse de la boutique, afin d'aider les siens, ce qui faisait dire à son père crédule " qu'il était un bon fils " ! Julien n'était pas mécontent de ses importantes et fréquentes rentrées d'argent. Il lui vint de l'audace et il ne tarda point à réitérer l'expérience frauduleuse. Il commit plusieurs actes répréhensibles dans sa propre ville, avant d'étendre l'opération ailleurs,

en d'autres localités ou villages assez écartés de son atelier. Il ouvrit des comptes bancaires, acheta de l'or, offrit d'autres revenus à son père, à ses frères, à l'amie Zoé... Les mois défilaient dans une pure impunité pour lui, car les nombreux enquêteurs qu'on avait mis en place, à cause de ces sinistres à répétition, ne savaient plus à quel saint se vouer, à force d'échecs inexplicables.

Or, un soir de septembre, quelque part dans une ville de banlieue où il avait décidé de sévir, la nuit n'étant point tombée complètement, il fit l'erreur d'actionner son instrument satanique sous les fenêtres d'un grand hôtel où était justement descendu un fabricant très réputé de montres Suisses. Le marchand s'apprêtait pour une exposition qui serait donnée le lendemain et, pour ce faire, il avait étalé ses collections sur son lit, et avait entrepris un inventaire. Ces montres luxueuses comportaient des cadrans en verre fin du plus bel effet. Quand toutes les vitres de l'hôtel et celles du quartier explosèrent avec fracas, les verres des montres précieuses en firent autant, tandis que le marchand hurlait de rage. Egaré et furieux pour n'y rien comprendre, le marchand

affolé se porta malgré lui à la fenêtre béante de sa chambre et aperçut très distinctement dans la rue un scélérat qui s'enfuyait. Il s'époumona après lui, mais l'inconnu disparut aussi vite. Ces informations incroyables, rapportées bien vite à la police, les enquêteurs purent enfin faire le rapprochement incontournable entre ces explosions gratuites et le vitrier qui venait ensuite proposer ses services...

Moins de trois jours après, les représentants de la loi vinrent arrêter le sieur Julien Persiflard dans son atelier où il préparait justement des vitres à poser incessamment. Il y eut un procès des plus rapides au tribunal et le coupable fut condamné à de longues années de prison.

Chez les Persiflard, cette affaire fit l'effet d'une bombe. Le père se disant déshonoré voulut se suicider et il n'en réchappa que de justesse grâce à l'intervention conjugulée de ses deux fils cadets ainsi que des bons soins apportés par Zoé. Il garda le lit durant un long mois et, lorsqu'il se releva enfin, il avait vieilli de dix ans et ses cheveux, naguère bien noirs, avaient cruellement blanchis. Quand il eut recouvré un peu de force et de courage, il s'adressa à ses enfants en ces termes:

- Mes enfants, votre mère et moi, nous vous avons donné nos vies, nos

forces et notre amour... Si vous deviez recommencer l'un et l'autre une trahison semblable, il serait préférable que vous me plantiez tout de suite un couteau dans le coeur !

Debouts et penauds, les deux jeunes garçons étaient pétrifiés de remords. Valentin pleurait toutes les larmes de son corps et semblait tout proche de l'évanouissement.

Cette triste et regrettée affaire ne fit qu'accroître les complications récurrentes de la famille que chacun ignorait visiblement désormais. Bien moins de clients encore, voire plus du tout et le mépris des anciens amis. Il ne resta que la fidèle Zoé pour aider à la manoeuvre du bateau en perdition. Mais, heureusement, l'orage s'estompa au fil des années qui suivirent et les Persiflard tinrent sous l'assaut des vagues.

Valentin allait désormais au collège et rentrait tardivement, ce qui ne lui laissait guère de temps libre pour lui-même. Il avait grandi, mais demeurait gentil et jovial, très attentionné pour son père qui avait eu à vivre les douloureuses épreuves que l'on sait. Depuis longtemps, Robert avait voulu réaliser pour lui ce fameux appeau-jouet qu'il attendait, afin de le commercialiser et apporter ainsi des recettes à la famille, mais il

n'y était pas parvenu. Discrètement, Valentin étudiait maintenant le comportement de Robert, car en grandissant, et sans doute aussi à cause de privations diverses, ce dernier, tout comme Juien, semblait avoir lui-même des aspirations pour une existence plus facile, accompagnée de gains ne demandant que peu d'effort. Valentin avait deviné ce tempérament différent du sien et il s'en méfiait, ne voulant aucunement commettre de nouvelles erreurs involontaires. Il détenait bien quelques autres recherches à propos de ces petites inventions qui lui venaient en tête, mais il se gardait d'en parler à quiconque. Ces travaux étaient enregistrés dans un cahier d'écolier simple, qu'il dissimulait entre les livres de sa bibliothèque, bien fournie.

Un dimanche matin, alors qu'il s'attardait dans son lit douillet, Valentin vit soudain Robert débouler dans sa chambre. Il paraissait agité, inquiet, déterminé sans doute...

- Il faut que tu m'aides, Valentin ! dit-il. J'ai besoin de toi, de tes idées inventives. Cela ne peut plus durer : il faut qu'on se bouge maintenant ! Tu vois bien cette vie minable que l'on a ! Fais quelque chose pour nous, je t'en prie. N'as-tu pas quelque part une bonne idée qui sommeille ?

- Je n'ai rien ! répondit fermement Valentin. Je n'invente plus rien car je n'ai plus le temps. Le collège m'accapare tout entier.

- Ce n'est pas possible ! se lamenta Robert. Qu'allons-nous devenir ? Je ne puis plus continuer à la boutique. Il ne sert plus à rien de s'entêter ainsi ! Nous touchons le fond désormais. S'il n'y avait pas Zoé, nous devrions aller à la soupe populaire !

- N'exagère donc pas. Père détient encore quelques titres bancaires. Il les réserve pour nous.

- Moi, je n'ai plus le temps d'attendre ! Il faut que je trouve une solution rapidement. Ah, si Julien m'avait laissé son appeau, je me ferais vitrier moi-même !

- Es-tu devenu fou ! s'écria Valentin. Veux-tu la mort de notre Père ?! Pourquoi ne cherches-tu pas un boulot quelque part ? Tu as de bonnes mains, tu devrais t'adresser à un menuisier, par exemple...

- Hélas, je ne sais rien faire d'autre que ne m'ait appris père... Je n'ai pas assez étudié non plus....

Valentin haussa les épaules, puis une lueur malicieuse brilla dans ses yeux clairs.

- Tu as une belle voix... fit-il ironiquement ; tu pourrais aller chanter le long des boulevards...

- Zut ! lança Robert.

- Aussi, Zoé te prêtera volontiers sa guitare...

Robert furibond attrapa un oreiller à sa portée et en assena un grand coup rageur à son cadet. Puis, il sortit en claquant la porte, tandis que Valentin riait à gorge déployée.

A quelques temps de là, plus que jamais déterminé à changer d'existence, Robert, qui venait d'avoir vingt deux ans à son tour, profita de l'absence de son inventif petit frère, pour s'introduire subrepticement dans sa chambre. Son père de nouveau réfugié chez Zoé, la boutique fermée, il avait tout son temps pour fouiller dans les affaires du cadet dont il espérait pouvoir y découvrir quelque nouvelle trouvaille intéressante à exploiter. C'est ainsi qu'il mit la main sur le fameux cahier dénommé par Valentin : " Mes petites inventions " qu'il consulta longuement, avant d'enregistrer les pages à l'aide d'un appareil photo, selon les méthodes des véritables espions qu'il avait lues dans les

romans d'aventures. Puis, son butin bien en boîte, il rangea normalement le cahier à sa place et sortit discrètement, très content de lui.

Durant plusieurs jours, il cessa de solliciter son cadet, se montrant attentionné même, se rendant assidûment à l'atelier pour y confectionner d'autres appeaux de "son inspiration ", ceci afin de distraire la vigilance de Valentin dont il savait la pertinence. En fait, dès que chacun avait le dos tourné, il oeuvrait secrètement à une nouvelle création subtilisée au benjamin. Etant moins habile que son aîné, il ne parvint à ses fins que cinq mois plus tard, sans avoir éveillé les soupçons au sein de sa famille. Car désormais, malgré lui, Robert semblait plus serein et confiant, voire enjoué quelquefois. Etant majeur, il avait obtenu un droit de visite afin de rencontrer son malheureux aîné à la prison départementale, sise à environ trente kilomètres de leur localité. Il était le seul à s'y rendre car M. Persiflard avait renié ce fils indigne et interdisait catégoriquement à Valentin d'accompagner son frère.

Par une belle matinée d'octobre qui annonçait les prochaines parties de chasses sur tous les territoires nationaux, un autobus chargé de passagers brailleards stoppa subitement devant la boutique spécialisée et

plusieurs dizaines d'individus en habits appropriés à la chasse, descendirent pour entrer en foule dans le commerce bien connu d'eux-mêmes. On se précipita sur les appeaux en exposition; on parla avec bruit et agitation ; on échangea les articles précieux afin de les consulter; on voulut tout voir et beaucoup se fournir... Et finalement, ces messieurs, très intéressés achetèrent énormément d'articles. Robert étant seul encore, son père avait accompagné Zoé au marché central qui se tenait trois fois par semaine, ne savait plus où donner de la tête afin de satisfaire tous ces clients fébriles qui partaient tous ensemble pour un périple dans le sud giboyeux, selon leurs dires. Il fit une excellente recette avec ces ventes inattendues et , profitant de l'absence prolongée de M.Persiflard, il retourna rapidement à l'atelier où il dissimulait de nouveaux avoirs inattendus eux-mêmes. Il ramena ainsi une belle liasse de billets bancaires complètement neufs et plaça celle-ci dans le tiroir-caisse de la boutique, en complément de l'argent nouvellement gagné. Cette action, réalisée de bon coeur, se voulait d'abord réparatrice d'une faute secrète qu'il avait commise récemment et pour laquelle il culpabilisait un peu.

Quand M. Persiflard et Zoé rentrèrent du marché avec le ravitaillement, ils apprirent la nouvelle fameuse de ces ventes importantes, subites et inespérées et ils en furent l'un et l'autre bouleversés d'étonnement et de joie. Le père embrassa tendrement son fils, lequel embrassa aussi Zoé qui pleurait presque en constatant tous ces billets de banques dans le tiroir-caisse...

- Je le savais bien que nous aurions à recommencer un jour notre belle profession ! se pâmait Mr Persiflard. Les hommes sont faits pour la chasse ! Regarde-moi, ça, Zoé, ils nous ont dévalisés ! Les rayons sont vides cette fois ! C'est Valentin qui va être content !

- Oh, mes amis, nous allons faire la fête ce soir ! Je vais vous gâter, vous allez voir un peu ! Nous l'avons bien mérité, n'est-ce pas ?

- Et comment ! fit M. Persiflard tout joyeux maintenant.

Il passa derrière la caisse, saisit une poignée de billets qu'il proposa immédiatement à Zoé.

- Es-tu devenu fou, Eugène ! dit-elle en refusant l'offre. La pension de mon mari me suffit amplement. Il est temps que vous soyez un peu heureux vous autres !

-Bon , eh bien merci, Zoé, répondit Mr Persiflard. Fiston, voici de quoi acheter deux bouteilles de champagne. Notre soirée sera belle et digne de nous !